



**HAL**  
open science

## Alternances codiques en Guyane française.

Sophie Alby, Bettina Migge

► **To cite this version:**

Sophie Alby, Bettina Migge. Alternances codiques en Guyane française.: Les cas du nenge et du kali'na. Isabelle Léglise et Bettina Migge. Pratiques et représentations linguistiques en Guyane: regards croisés, IRD Editions, pp.49-72, 2007. halshs-00290131

**HAL Id: halshs-00290131**

**<https://shs.hal.science/halshs-00290131>**

Submitted on 26 Jun 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alby, S., Migge, B. 2007. Alternances codiques en Guyane française : les cas du nenge et du kali'na. In I. Léglise et B. Migge (eds), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*. Paris : IRD Editions. Pp.49-72.

Longtemps considérée comme le résultat d'une compétence incomplète dans deux ou plusieurs langues (Hamers, 1997 : 10), donnant lieu à des comportements dépréciatifs envers les locuteurs les produisant (Matthey & De Pietro, 1997: 173-174), signe – pour les tenants du conflit linguistique – d'un processus aboutissant à la substitution linguistique, parfois même niée comme dans les travaux de Haugen, (1950a, 1950b) ou de Weinreich, (1953), l'alternance codique ne s'est constituée en objet de recherche qu'à partir des années 70 (Myers-Scotton, 1993a). C'est en effet à cette époque avec, notamment, les travaux de Fishman (1971, 1972) et ceux de Blom & Gumperz (1972), ces derniers traitant de l'alternance entre une variété régionale du norvégien, le rananaYl, et sa variété standard, le bokmaYl, que l'on date l'émergence de ce champ de recherche (Myers-Scotton, 1993a). Ces travaux ont ainsi permis de contredire l'assertion de Weinreich (1953: 73) selon qui « the ideal bilingual switches from one language to the other according to appropriate changes in the speech situation (interlocutors, topics, etc.) but not in an unchanged speech situation and certainly not within a single sentence” en démontrant que dans les situations bilingues les alternances sont employées, certes, en fonction de la situation d'interaction, mais qu'elles peuvent aussi apparaître au sein d'une même interaction. Blom & Gumperz (1972) montrent ainsi, par exemple, que deux personnes travaillant dans une administration locale emploient le bokmaYl pour tout ce qui relève des tâches officielles et le rananaYl pour les discussions portant sur des thèmes plus personnels.

Les premières recherches dans ce domaine se focalisent sur les contacts entre langues européennes et notamment la paire de langue espagnol-anglais amplement décrite (Acosta-Belen, 1975 ; Marlos et Zentella, 1978 ; Pfaff, 1979 ; Poplack, 1980) et s'ouvrent progressivement sur d'autres langues : nahuatl-espagnol (Mc Swan, 1997), finnois-anglais (Halmari, 1997) ou encore arabe-français (Nait M'Barek & Sankoff, 1988). Par la suite, de nombreux travaux portant sur des paires de langues variées et se situant dans des contextes sociaux diversifiés, e.g. les travaux sur les situations de migration (Poplack 1980 ; Lüdi & Py 1986 ; Deprez 1994, 1999 ; Zentella 1997), permettront d'affiner la réflexion dans ce domaine. Elles auront surtout pour conséquence de développer les aspects linguistiques de cette question. Les premières tentatives pour identifier les propriétés grammaticales des alternances datent des années 70 avec notamment les travaux de Gumperz (1970, 1976), Timm (1975), Wentz (1977) et Pfaff (1979). L'argument principal développé dans ces études étant que pour des paires de langues particulières les mélanges ne peuvent avoir lieu entre certaines parties du discours. Ces études ne proposent donc pas un modèle linguistique général permettant d'expliquer ce phénomène. Il faut attendre la décennie suivante pour voir se développer des travaux proposant des contraintes pouvant s'appliquer à l'ensemble des alternances et s'appuyant sur des théories linguistiques clairement identifiées.

S'inscrivant dans le cadre de cette réflexion théorique, cet article a pour objectif de décrire les productions bilingues de locuteurs businenge et kali'na de Guyane en s'appuyant sur deux points de vue, l'un linguistique et l'autre social. Notre étude se focalise sur deux situations peu étudiées dans ce domaine, concernant en particulier des paires de langues typologiquement distantes. Elle vise donc à contribuer à la réflexion sur une nécessaire typologie des alternances codiques ainsi qu'à une meilleure compréhension des significations sociales de ce phénomène.

L'étude menée dans la communauté kali'na a été réalisée dans l'ouest de la Guyane, à Awala-Yalimapo. Elle s'intéresse aux productions langagières d'enfants (10-12 ans, scolarisés

dans l'école primaire de cette commune) et de jeunes kali'na (14-18 ans, scolarisés au collège de Mana ou au lycée de Saint-Laurent), et plus spécifiquement aux phénomènes d'alternance entre le kali'na, une langue amérindienne de la famille linguistique caribe, et le français apparaissant dans leurs discours. Elle s'appuie sur l'enregistrement d'interactions dans des micro-situations bien identifiées, la cour de récréation (CDR) et la salle de classe (SDC). Nous ferons par ailleurs référence à des données issues d'une étude en cours, portant sur les interactions de jeunes kali'na âgés de 14 à 18 ans. Ces dernières ont été recueillies par le biais d'un informateur, de cette tranche d'âge, qui a enregistré leurs interactions dans deux situations, un match de foot et une discussion chez l'un d'entre eux autour du thème des études, notamment.

L'étude menée dans la communauté businenge a été réalisée principalement dans l'ouest de la Guyane, notamment dans les villages traditionnels pamaka sur le Maroni et dans la ville de Saint-Laurent du Maroni. Cette étude s'intéressait principalement aux productions langagières des adultes pamaka et ndyuka. Les données discutées dans ce papier ont été recueillies entre 1994 et 2002 en utilisant une méthode d'observation participante. Les enregistrements ont ainsi été réalisés dans une gamme de situations différentes allant d'interactions très informelles à des interactions relativement formelles. Les interactions sont transcrites par un locuteur natif de cette langue qui a aussi assisté à l'interprétation des données.

Après avoir discuté des diverses typologies existantes, nous décrirons, au regard de nos données, les propriétés linguistiques et sociales des parlars bilingues dans les communautés kali'na et businenge. Nous espérons ainsi, au travers de la présentation de nos résultats, montrer que quel que soit le regard porté sur les alternances (linguistique, interactionnel), celles-ci ne peuvent être dégagées des significations sociales qu'elles ont pour les locuteurs qui les produisent.

## 1. La recherche sur les alternances codiques

A l'heure actuelle, différents courants abordent cette question avec des regards différents. L'un s'intéresse plus au fonctionnement linguistique des alternances, représentant l'axe plus structural qui cherche à identifier les contraintes systémiques présidant aux alternances (Poplack, sous presse ; Myers-Scotton, 1993b ; Muysken, 1995) ; l'autre porte son attention sur leur fonctionnement discursif ou le rôle joué par les alternances dans la construction de l'identité des locuteurs qui les produisent. Ce dernier représente, selon Tabouret-Keller (1991), l'axe social qui s'intéresse aux contraintes sociales et conversationnelles présidant aux alternances (Auer, 1995 ; Myers-Scotton 1993a ; Li, 2002 ; Gafaranga, 2001)<sup>1</sup>.

La variété des approches du phénomène de l'alternance conduit Lüdi (1991) à insister sur la nécessité d'aboutir à la création d'un modèle général permettant d'intégrer à la fois « des contraintes linguistiques (les propriétés des systèmes linguistiques), des contraintes psycholinguistiques (les propriétés du cerveau humain) et des contraintes sociopragmatiques (les propriétés sociales et interactionnelles des systèmes sociaux en général et/ou des systèmes sociaux spécifiques). » Ce sont donc finalement toutes ces contraintes qui, mise en commun, fondent la définition de cet objet. Des réflexions menées dans les années 90 autour de la constitution d'un modèle théorique de l'alternance codique, on aboutit ainsi, dans la décennie

---

<sup>1</sup> Il existe de plus un axe dont nous ne traiterons pas ici, l'axe psychologique qui se focalise sur les contraintes neuro-biologiques présidant aux alternances. Il en va de même pour les travaux des spécialistes de l'acquisition des langues secondes qui ont eux aussi entamé une réflexion sur les alternances codiques (Lüdi, 1991 ; Deprez, 1999).

suivante à un certain nombre de propositions allant dans ce sens. Certaines de ces typologies prennent comme point de départ les situations dans lesquelles les alternances apparaissent (Winford, 2003), tandis que d'autres s'appuient sur les caractéristiques des alternances (Auer, 1999), d'autres enfin prennent en compte les compétences des locuteurs dans les différentes langues de l'interaction (Lüdi, 1987). La typologie de Lüdi est plus axée sur des micro-situations, et plus spécifiquement sur les interactions où l'on est susceptibles d'observer des alternances :

	Bilingue	Monolingue
Exolingue	Interactions entre des locuteurs de langues différentes	Interactions entre des locuteurs natifs et des locuteurs non-natifs
Endolingue	Interactions entre bilingues	Interactions entre monolingues

Certaines situations sont plus documentées que d'autres et notamment la situation « endolingue-bilingue ». Les recherches sur les situations exolingue-bilingue et exolingue-monolingue sont plus récentes et souvent en relation avec les recherches sur l'acquisition des langues secondes.

Auer (1999) propose, quant à lui, de partir des caractéristiques des discours bilingues pour expliciter ce phénomène. Il distingue ainsi trois types discursifs où interviennent des alternances (au sens large) : (a) l'alternance conversationnelle (AC) (ou « code-switching »), (b) le mélange de langues (ML) (ou « language mixing ») et, (c) la fusion de langues (FL) (ou « fused lects »). L'AC fait référence à des cas où la juxtaposition des deux codes est perçue et interprétée comme localement significative par les participants, le choix est marqué et l'alternance est révélatrice en soi. Le ML réfère aux cas où c'est la juxtaposition des deux langues en elle-même qui est significative pour les participants, non pas localement (contextuellement) mais dans le fait même d'employer ce type de discours de manière récurrente. La FL, enfin, fait référence à des variétés mixtes qui se sont stabilisées, où les locuteurs n'ont plus conscience de la mixité de leur discours et où ce discours est devenu « langue », comme par exemple le *michif* (Baker, 1997) ou la *media lingua* (Muysken, 1997). Ceci implique une réduction de la variation ainsi que la régularité des règles morphophonologiques et morphosyntaxiques. Ces phénomènes sont conçus comme pouvant se situer dans un continuum AC → ML → FL ou AC → ML, ML → FL. Cette notion de continuum permet ainsi de poser dans certains cas l'hypothèse que ce qui est observé est une phase transitoire (Auer, 1999).

Les données présentées ci-dessous seront analysées en fonction de ces deux dernières typologies. En ce qui concerne la partie portant sur les aspects structurels du parler bilingue, nous faisons référence à des interactions endolingues-bilingues dont le discours peut être qualifié de mélange de langues ce qui nécessite une approche dont le but est d'explicitier le fonctionnement linguistique des alternances. Cependant, nous verrons que l'approche linguistique, si elle permet de décrire un fonctionnement, n'explique pas les raisons pour lesquelles des alternances de ce type apparaissent ; en effet, pour répondre à cette question, il convient, comme nous le montrons dans la troisième partie de se pencher sur les significations sociales des alternances. Cette partie évoque ainsi différents types de discours, alternance conversationnelle et mélange de langues se situant dans des interactions variées, endolingues-bilingues, exolingue-bilingue et exolingue-monolingue.

## 2. Aspects structurels du parler bilingue

Nous développons dans cette partie les aspects plus structurels des alternances codiques au travers de la description du discours endolingue-bilingue des enfants et des jeunes kali'na. En effet, comme le signale Auer (1999), seul le ML (et le FL mais nous ne l'évoquons pas ici) relève d'une approche linguistique dont l'objectif est de décrire les règles qui président à la juxtaposition des langues ; tandis que l'étude de l'AC relève de l'analyse conversationnelle dans le but de découvrir les fonctions des alternances. Le discours endolingue-bilingue des jeunes kali'na tend à se rattacher aux caractéristiques du ML au sens où les alternances qui y sont observées rendent impossible – et surtout non pertinente – l'identification d'une langue de l'interaction. Il présente les caractéristiques d'un *parler bilingue* au sens de l'emploi simultané des langues du répertoire linguistique à l'intérieur d'une même unité de discours (Oesch-Serra, 1991 : 142) : « Ces [...] langues peuvent alterner (une personne-une langue par exemple) ou bien se mêler dans une même conversation entre deux personnes, voire à l'intérieur d'une même phrase, non pas de façon arbitraire ou anarchique mais selon des règles que nous essayons de découvrir. » (Deprez, 1999 : 81). Plus précisément, il est question dans ce cas de *parler bilingue ordinaire*, c'est-à-dire d'un parler où « le passage d'une langue à l'autre est coulant ; [...] n'entrave pas la communication, ne provoque aucune répétition, aucune des questions de compréhension ou de clarification qui caractérisent la communication dite « exolingue » (lorsque l'une des langues est mal maîtrisée par l'un des participants). » (Ibid).

Les unités linguistiques concernées par ces alternances sont de tailles variables et peuvent se situer tant aux frontières des propositions qu'à l'intérieur de celles-ci. Auer (1999) distingue deux formes de ML, ceux qui sont plus de type « alternationnel », c'est-à-dire les alternances symétriques où il est difficile de déterminer s'il y a une langue matrice particulière (Franceschini (1998) et Preziosa di Quinzio (1992) sur le mélange de langues des immigrants italiens en Suisse ; Zentella (1997) sur le mélange des Portoricains à New York) et ceux qui sont plus de type « insertionnel », où l'on identifie clairement une langue matrice dans laquelle sont insérés des items ou des constituants d'une autre langue (Bentahila & Davies (1995 : 83) sur le mélange de langues des jeunes du Maroc).

Il existe dans la littérature de nombreuses règles (ou contraintes) qui ont été élaborées afin d'expliquer le fonctionnement des alternances ou de prédire ce qui peut – ou ne peut pas – apparaître dans les discours bilingues : *equivalence constraint* (Poplack, 1980, 1981, sous presse; Poplack & Meechan, 1995 ; Sankoff & Poplack, 1981 ; Sankoff, Poplack & Vanniarajan, 1991) ; *free morpheme constraint* (Poplack, 1980) ; *closed-class constraint* (Joshi, 1985) ; et bien d'autres encore (Belazi, Rubin & Toribio, 1994 posant l'impossibilité d'une alternance entre une tête fonctionnelle et son complément ; Di Sciullio & al., 1986 qui s'appuient sur la *government theory* ; Mahootian, 1993 pour qui la langue de la tête de syntagme détermine la position de ses compléments). A chaque description d'une nouvelle paire de langue, on constate une remise en question partielle de l'une ou l'autre des contraintes proposées. Halmari (1997 : 68) observe cependant une tendance à s'appuyer malgré tout sur ces contraintes et à expliquer les faits qui vont à l'encontre de celles-ci par le biais de variables extérieures telles que le degré de bilinguisme des locuteurs ou la situation de communication. Face aux contre-exemples, les auteurs adoptent plusieurs stratégies : soit ils invalident le mode de recueil des données, soit ils rejettent l'item concerné dans une autre catégorie (emprunt, emprunt non intégré phonologiquement), ou encore ils mettent cela sur le compte d'une 'incompétence bilingue' des locuteurs qui les ont produits (Berk-Seligson, 1986 ; Poplack, 1988 : 218).

Pour pallier ces débats insolubles sur la validité de telle ou telle contrainte, Muysken (2002 : 3-4) propose de regrouper les formes d'alternances sous trois types : l'**insertion** qui

permet de rendre compte d'alternances correspondant au modèle élaboré par Myers-Scotton (1993b) qui suppose l'existence d'une langue matrice au sein de laquelle sont insérés des items ou constituants de la langue de contact. L'**alternance** relève quant à elle des cas s'inscrivant dans la contrainte d'équivalence de Poplack (1980) où les alternances ne peuvent apparaître qu'à des niveaux de la langue où il y a équivalence structurale dans les deux langues. Enfin la **lexicalisation congruente** (« congruent lexicalisation ») réfère au changement stylistique et à la variation dialecte/standard (Labov, 1972 ; Trudgill, 1986). Son modèle vise donc à rendre compte du fonctionnement linguistique de toute alternance. Nous mettons en relation ces concepts avec ceux de ML alternationnel et de ML insertionnel proposés par Auer (1999).

Nous choisissons ici de nous situer tout d'abord au niveau des types de discours (alternationnel/insertionnel) plutôt qu'au niveau des phénomènes. Partir du discours dans sa dimension sociale permet en effet de décrire les phénomènes qui y apparaissent sous un même terme, alternance. Ce qui n'empêche pas, par la suite, de chercher des explications linguistiques aux différences observées, par exemple pour différencier un ML alternationnel d'un ML insertionnel.

Le parler bilingue des jeunes kali'na présente une tendance à l'insertion. En effet, dans la plupart des énoncés mixtes, c'est l'organisation morphosyntaxique du kali'na qui prédomine comme nous allons le montrer ci-dessous avec l'exemple de la possession. Cette tendance concerne le plus souvent des items employés seuls et plus rarement des constituants. Les items employés seuls peuvent être insérés sous différentes formes : insertion de l'élément dans un énoncé kali'na (1) :

- (1) [caf]<sup>2</sup> **malo mei** ?  
fille avec 2<sup>e</sup>.être.acc  
« Tu étais avec une fille ? »  
(Match de foot Awala)

Le nom [caf] s'insère dans l'énoncé à la place qu'occuperait un nom kali'na dans un groupe adpositionnel.

Il y a dans certains cas intégration morphologique par suffixation d'éléments kali'na (2, 3), avec, dans certains cas (2a) adaptation à la structure syllabique du kali'na.

- (2) a. **Yali shoot-l am sapitake owi loten ta!**  
Shoot-rel. pr.i. 1A/3P.attraper.fut num. juste post.  
« Je vais attraper le shoot de Yali en un seul coup ! »  
b. **a-sirop-l am senel i.**  
2e-sirop-rel. pr.i 1A/3P.boire.acc.  
« J'ai bu de ton sirop. »  
(Match de foot Awala)

- (3) **Blague-mempo wa.**  
-dim 1<sup>e</sup>.être  
« Je suis un petit blagueur. »  
(Match de foot Awala)

Pour exprimer la relation de possession, le kali'na emploie une forme génitive avec préfixation d'une marque de personne (2b) qui peut commuter avec un nom (2a) et suffixation d'un terme de mise en relation, le « relateur » (Renault-Lescure, 1985 : 84). L'item est donc bien inséré ici sous la forme kali'na avec une structure de type : « [N(déterminant)]/[pers]-N(déterminé)-relateur ». Dans le cas de (2a), l'insertion du terme sans adaptation supposerait

<sup>2</sup> Terme d'argot d'origine non identifiée.

une structure syllabique de type [CCV] qui n'existe pas en kali'na mais qui ne pose habituellement pas problème à des locuteurs bilingues kali'na-français comme ces jeunes (3). Cependant, cette structure donnerait une suite « \*tl\ » qui n'existe ni en français, ni en kali'na, c'est sûrement pourquoi le locuteur choisit ici d'insérer une voyelle épenthétique afin de prononcer plus aisément ce mot.

Même si tous les noms constituant le syntagme sont en français, celui-ci adopte toujours la structure kali'na :

- (4) Marie la soeur □ I □ → la sœur de Marie  
Gardien la sorti □ I □ → la sortie du gardien  
(Match de foot Awala)

- (5) Wendy règle **se man** ?  
Vol. 2°. être  
« Tu veux la règle de Wendy ? »  
(CDR)

Dans l'exemple (5) si l'ordre des mots est respecté, il manque le relateur qui devrait être suffixé à *règle*. Cet énoncé, contrairement à l'énoncé (4) est produit par un enfant scolarisé au primaire. Or, si de nombreuses structures semblent être en voie de se systématiser chez les adolescents et jeunes adultes et notamment celle avec le relateur, chez les enfants il y a encore une part d'hésitation sur les mélanges, liées très certainement au fait qu'ils sont encore en voie de construction de leur bilinguisme. Dans l'exemple (4), les GN *la sœur* et *la sortie* peuvent poser problème si l'on considère que le nom est ici déterminé par un article défini français. Cependant, il est fort probable que nous soyons ici face à un cas d'amalgame de l'article et du nom que l'on retrouve dans d'autres structures de ce parler bilingue (5) et (6) :

- (6) **Molo la droite pato ot □ am □ man, motol □.**  
dém. à côté de chose pr. i. 3°. être, moteur  
« Vers la droite il y a un moteur. »  
(CDR)

- (7) **Am □ la feuille se wa.**  
Indéf. vol 1°. être  
« Je veux une feuille. »  
(CDR)

Plusieurs hypothèses pourraient en effet permettre d'aller dans ce sens, il pourrait s'agir (a) d'une influence du créole guyanais ou, (b), d'une tendance récurrente dans les situations où le français est en contact avec d'autres langues : (a) Valdman (1978) et Grant (1995 : 150) ont montré que dans les créoles à base française « de nombreux mots [...] commencent par un élément qui, du point de vue diachronique, est dérivé d'un déterminant français. » (Valdman, 1978 : 152). Ces articles, amalgamés aux noms, n'ont aucun rôle déictique ou défini ; (b) Nait M'Barek & Sankoff (1988) ont observé un phénomène similaire dans le discours mixte arabe-français : un grand nombre de GN sont formés par l'adjonction au N français d'un déterminant grammatical français *et* d'un déterminant grammatical arabe :

- (8) ... le charme *ualla hadik la particularité dyal* les Clubs Meds.  
ou bien dém. de  
« ... le charme ou bien la particularité des Clubs Meds. »  
(Nait M'Barek & al., 1988 : 149)

- (9) *Kayn wahed* le coin ...  
prés. indéf.

« Alternances codiques en Guyane française : les cas du nenge et du kali'na »  
Alby & Migge, 2006 – Dans « Pratiques et attitudes linguistiques en GF »

« Il y a un coin ... »  
(Nait M'Barek & al., 1988 : 149)

Comme dans le discours mixte kali'na-français, les locuteurs bilingues arabe-français ont donc la possibilité d'adjoindre au N une « double détermination ». Toutefois, là où en arabe une construction de ce type n'est pas agrammaticale, l'équivalent n'est pas vrai en kali'na. Muysken (1991 : 258) observe que lorsque le français est en contact avec des langues variées (arabe marocain-français ou néerlandais-français), les GN français de type « art.déf. + N » sont fréquemment déterminés par un élément de l'autre langue en présence. Nortier (1990) montre que ce phénomène est spécifique au français puisqu'en comparant le français et le néerlandais en contact avec l'arabe du Maroc, il observe que la présence de l'article défini français est obligatoire devant le nom, tandis que celui du néerlandais n'est jamais présent :

- (10) arabe-français  
i. *dak* la chemise  
dém  
« cette (la) chemise »  
ii. \**dak* O chemise

- (11) arabe-néerlandais  
i. *dik* O *gespek*  
dém conversation  
« cette conversation »  
ii. \**dik* het *gespek*

Il semblerait donc que dans des cas comme celui-ci, les articles définis français ne jouent aucun rôle grammatical et qu'ils soient partie intégrante du N.

La tendance globale dans le discours bilingue kali'na-français est donc à l'insertion, exemplifiée ici avec une structure spécifique mais que l'on retrouve dans de nombreux autres cas (Alby, 2001) et notamment dans le cas de la prédication verbale et non verbale (Alby & Lescure, en préparation).

Pendant au sein même de ce parler bilingue où prédominent les stratégies insertionnelles, on observe des cas où les mélanges sont plutôt de type alternationnel au sens de Auer (1999) et pas de Muysken (2002) puisque la contrainte d'équivalence ne s'applique pas. Ces mélanges ont été observés pour trois structures : prédication verbale (12), prédication non verbale (13) et groupe adpositionnel (14) :

- (12) a. Tu fais **owi nimuku**.  
num. hamac  
« Tu dessines un hamac. »  
(CDR)  
b. Une montre **telapa simeloi**.  
déjà 1A/3P.dessiner.acc  
« J'ai déjà dessiné une montre. »

- (13) a. Trois cocotiers **am** □ **man**.  
pr.i. 3°.être  
« Il y a trois cocotiers. »  
b. Il y a **owi bangi**.  
num. banc  
« Il y a un banc. »

- (14) a. derrière **mon** □ **suma**.  
dém. personne



« Alternances codiques en Guyane française : les cas du nenge et du kali'na »  
Alby & Migge, 2006 – Dans « Pratiques et attitudes linguistiques en GF »

« Derrière cette personne. »  
b. la droite **pato**.  
    vers  
« Vers la droite. »

Dans ces trois exemples on observe une symétrie des alternances où l'ordre des mots varie en fonction de la langue du verbe fléchi (12a/b), de la langue du présentatif existentiel (13a/b) et de la langue de l'adposition (14a/b). Cette bi-directionnalité des alternances avec respect de l'ordre des mots du verbe ou de l'adposition n'est pas spécifique au ML kali'na-français. Ainsi, par exemple, Mahootian (1993, 2000) montre des cas similaires avec le verbe dans la paire de langue farsi-anglais avec en (15) le respect de l'ordre des mots de l'anglais et en (16) le respect de l'ordre des mots du farsi:

- (15) farsi-anglais  
You'll buy **xune-ye jaedid**.  
    2° aux.fut acheter maison-poss nouvelle  
« Tu vas acheter une nouvelle maison. »  
(Mahootian, 2000 : 10)
- (16) farsi-anglais  
**Ten dollars dad-e**.  
dix dollars donner-passé  
« Elle a donné dix dollars. »  
(Mahootian, 1993 : 150)

Ainsi, même si la plupart des alternances observées sont unidirectionnelles, il existe des cas où elles sont bi-directionnelles. Néanmoins, le plus souvent, le kali'na est la langue qui fournit l'essentiel du matériel morphosyntaxique ainsi que de nombreux éléments lexicaux tandis que les apports du français sont essentiellement lexicaux. Cette tendance va dans le sens de l'hypothèse de Halmari (1997) selon qui la langue matrice est celle qui a la morphologie la plus complexe. La stratégie insertionnelle serait donc celle de prédilection dans des cas comme celui-ci. Néanmoins, même si Halmari (1997 : 211) tend à défendre l'hypothèse linguistique, elle ne remet pas totalement en cause l'influence possible de critères sociolinguistique dans le « choix » d'une langue matrice par les locuteurs. En effet, Muysken (1991 : 256), comparant une même paire de langues, espagnol-anglais, dans deux situations différentes : le bilinguisme des Mexicains-Américains décrit par Pfaff (1979) et celui des Porto-Ricains (Poplack, 1989), montre que les premiers tendent à employer l'espagnol comme langue matrice, tandis que les productions des seconds présentent des mélanges plus symétriques. L'approche linguistique n'est donc pas suffisante pour expliciter des discours bilingues de ce type, elle doit être complétée par des données sociales, anthropologiques pour pouvoir être validée. Ce n'est en effet que par le biais d'une approche multifactorielle comme l'affirment Tabouret-Keller (1991) et Lüdi (1991) qu'il est possible de répondre aux différentes questions que pose ce phénomène.

### 3. Aspects sociaux des discours bilingues

Au-delà des aspects plus spécifiquement linguistiques des alternances, on constate généralement que « les bilingues exploitent les changements de code pour marquer diverses fonctions linguistiques telles que la structuration de l'énoncé, l'introduction du discours rapporté, l'inférence conversationnelle, etc. [...] ces alternances ne surgissent pas de manière aléatoire mais suivent les principes d'une grammaire propre aux locuteurs bilingues. » (Matthey & De Pietro, 1997 : 157). Ainsi, depuis les premières recherches sur les alternances codiques (Gumperz, 1982), les études menées ont mis en évidence un grand nombre de fonctions et une multitude de significations pour les alternances codiques. Tous les

chercheurs qui ont travaillé dans cet objectif « insistent sur le primat de l'interaction pour rendre compte à la fois du développement du langage et de son efficacité communicative et s'intéressent aux productions langagières en situation, redonnant ainsi toute leur importance au contexte et à l'interprétation dans la production du sens « à deux » » (Deprez, 1994 : 121). Leur objectif premier est donc l'analyse des effets de sens produits dans l'interaction par le biais de l'alternance conversationnelle afin d'identifier les fonctions communicatives qui leur sont sous-jacentes (voir par exemple de Boyer (1991), Zentella (1997 : 80-114), Alvarez-Caccamo (1990). Par ailleurs, certains (Poplack & Sankoff 1988 : 176) insistent sur la nécessité de ne pas différencier sur ce point les stratégies conversationnelles des monolingues (changements de registre, par exemple) de celles des bilingues, la seule différence se situant dans l'utilisation de deux variétés de langue différentes chez les bilingues. Cependant, toutes ces études ne sont finalement constituées que de listes de fonctions attribuables aux alternances. A titre d'exemple, Zentella (1997 : 80-114) dégage vingt-deux stratégies conversationnelles qu'elle regroupe en trois grandes catégories (changement de rôle des interlocuteurs, clarification et emphase, « béquille », un moyen de combler une lacune) tandis que Alvarez-Caccamo (1990 : 3-4) en s'appuyant entre autres sur les travaux de Gal (1979), Alvarez-Caccamo (1989), Mitchell-Kernan (1972), explique les alternances par les différents styles conversationnels (humour, dispute, discours rapporté, etc.).

Ces fonctions sont si variées et dépendent tant du contexte discursif qu'il semble finalement peu pertinent de chercher à en faire une liste exhaustive (Auer, 1995, 1996). De plus il observe que ces listes mélangent des catégories qui n'ont rien à voir les unes avec les autres et qu'elles ne sont jamais finies. Partant, certains chercheurs (Gumperz, 1982 ; Auer, 1984, 1995, 1996) ont démontré que l'alternance est avant tout un indice de contextualisation (« contextualization cue ») au même titre que l'intonation, la gestuelle ou le rythme. Au sens de Auer (1995 : 123) la contextualisation se définit comme une activité des participants de l'interaction qui permet de mettre une emphase, de maintenir ou de changer un aspect du contexte discursif qui, de ce fait, devient en soi et pour soi un moyen d'interpréter l'énoncé. Ainsi, en changeant de langue, les locuteurs bilingues donnent à leur interlocuteur un indice pour l'interprétation de l'énoncé, par exemple : s'il faut le prendre au sérieux ou, au contraire, s'il a une visée ironique.

Dans un tel usage, c'est donc le fait même d'alterner qui est porteur de signification et non pas sa direction ( $L_A$  vers  $L_B$  ou l'inverse). Intrinsèquement liée au contexte particulier dans lequel elle intervient, elle ne s'interprète que par rapport à celui-ci. Auer (1995) décrit ainsi deux manières possibles de construire de la signification au travers de l'utilisation des alternances. La première vise uniquement à la création d'un contraste en changeant une ou plusieurs caractéristiques de la situation, telle que, par exemple, la langue de l'interaction. Ce changement suffit à créer du sens, toutefois la signification précise reste dépendante du contexte. Dans le cas de la deuxième, "either the change in medium prompts an inference about the reason for its occurrence or it restricts the number of possible inferences to a specific set of possible interpretations." (Auer 1995: 124)

L'alternance peut être, indépendamment du contexte, porteuse de sens en elle-même. Auer (1995, 1999) et Myers-Scotton (1993a) ont ainsi montré que la fonction d'une alternance dépendait de sa forme (du type d'alternance). Ces travaux ont ainsi conduit à diverses typologies que nous choisissons ici de regrouper, malgré les variations observées dans les terminologies, dans la mesure où il nous semble possible d'effectuer des recoupements pertinents à ce niveau. Il en est ainsi du *code-switching* décrit par Fishman (1972), repris par Myers-Scotton (1993a : 114) sous le terme *sequential unmarked code-switching*<sup>3</sup> et par Auer (1995 : 125-126) sous le terme *discourse-related code-switching*<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Notre traduction : séquence d'alternance codique non marquée.

<sup>4</sup> Notre traduction : alternance relative-au-discours.

Cette alternance se caractérise par une séquence dans une interaction en  $L_A$  où, à un moment donné, un des participants adopte  $L_B$  qui devient alors (les autres participants adhérant à ce choix) la langue de l'interaction.

Pattern Ia : A1 A2 A1 A2 // B1 B2 B1 B2<sup>5</sup>  
Pattern Ib : A1 A2 A1 A2//B2 B1 B2 B1

Ce type d'alternance a pour fonction de contextualiser le changement d'un des aspects de l'interaction tel que un changement de thème, de participant, d'activité, de relation entre les participants, et donc d'aider à l'organisation du discours. L'alternance joue donc ici un rôle de commentaire « méta-pragmatique » (Auer, 1999 : 310) sur l'interaction en cours. Le deuxième type d'alternance mis en évidence par ces travaux est qualifié d'alternance relative-aux-participants (Auer, 1999), de *language negotiation* (Auer, 1995 : 125) ou de *exploratory code-switching* (Myers-Scotton 1993a). Dans ce cas, après une période où les interlocuteurs divergent quant au choix de la langue de l'interaction, un des participants finit par accepter la langue de son interlocuteur qui devient alors la langue commune de l'interaction<sup>6</sup> :

Pattern IIa : A1 B2 A1 B2 A1 B2 (...)  
Pattern IIb : A1 B2 A1 B2//B1 B2 B1 B2

Ces séquences mettent en évidence une négociation sur le choix de la langue qui dans le pattern IIb conduit à une convergence. Auer (1996 : 22) observe que le moment de transition entre choix divergent et choix convergent peut avoir une signification relative-au-discours et qu'il en va de même pour le début d'une séquence de choix divergent. Ce type d'alternance contextualise l'information sur les participants et indique, par exemple, quelles sont leurs préférences langagières ou quels sont les groupes sociaux auxquels ils souhaitent être associés. Enfin, un troisième type d'alternance est identifié sous le dénomination de *code-mixing* (Auer, 1999), de *language alternation as the interactional medium* (Gafaranga, 2001) et de *code-switching itself as the unmarked choice* (Myers-Scotton, 1993a). Comme nous l'avons déjà montré dans la deuxième partie, ce type d'alternance peut se subdiviser en deux catégories structurellement différentes (Auer, 1995) : (a) *alternational code-mixing* (Pattern IIIa) et, (b) *insertional code-mixing* (Pattern IIIb) :

Pattern IIIa : AB1 AB2 AB1 AB2  
Pattern IIIb : A1[B1]A1

Ce dernier type permet de contextualiser un aspect du discours, il peut s'agir d'une alternance qui assume des fonctions secondaires relatives-au-discours ou relatives-au-participant. Auer (1996 : 23) ajoute à ces types d'alternances ce qu'il appelle les « insertions balisées » ou « relatives-à-la-compétence » que nous pouvons relier à la notion de « bouée transcodique » (Moore, 1996) : A1*ehm* [B1]A1... L'alternance insertionnelle peut donc jouer un rôle discursif ou être liée à une lacune momentanée dans la langue de l'interaction. Dans ce dernier cas, certains éléments signalent cette lacune : la prosodie (emphasis ou pause), l'emploi de marqueurs verbaux (commentaire métalinguistique, hésitation). Ces éléments sont donc employés pour souligner le changement de langue et en faire un phénomène localement significatif. Comme le souligne Auer (1999), les caractéristiques linguistiques de ces insertions (leur intégration relative dans la langue d'insertion ou leurs caractéristiques

<sup>5</sup> A et B représentant les langues et 1 et 2 les locuteurs.

<sup>6</sup> Ces séquences viennent de Auer (1995 : 125-126). Elles ont aussi été observées par Gal (1979) et Alvarez-Caccamo (1990).

morphophonologiques) sont sans importance, ce qui compte c'est leur fonction discursive ou sociale.

Tous les types d'alternance présentés ci-dessus sont pratiqués dans les communautés businenge et kali'na. Il convient donc d'identifier ces types et leurs fonctions à partir d'une analyse qualitative se fondant sur l'observation d'interactions. Une simple évaluation des relations de pouvoir dans la société ou des valeurs symboliques des variétés, telle que pratiquée par des chercheurs comme Myers-Scotton (1993a) est donc ici sans fondement (Li, 2002 : 164). Cette section présentera dans un premier temps des cas de *code-switching* puis des séquences de *code-mixing* qui seront pour ces dernières analysées cette fois d'un point de vue social.

a) Code switching

Selon Auer (1999 : 210), le code-switching apparaît dans les situations qui sont habituellement marquées par l'utilisation d'une langue d'interaction particulière, par exemple le pamaka ou le ndjuka pour les Businenge, et le kali'na ou le français (selon les situations) pour les Kali'na. Dans une telle situation, l'utilisation d'une autre langue porte des significations et contextualise un aspect de l'interaction ou d'une personne. Le code-switching a lieu durant toute la durée de l'activité qui est contextualisée et n'est pas perçu par les locuteurs comme une variété en soi. Il n'y a pas ici nécessité d'une compétence bilingue parfaite dans les différentes variétés impliquées, il suffit que le locuteur maîtrise des propriétés salliantes de la ou des autre(s) variété(s), par exemple du sranan tongo ou du français.

L'exemple (17) provient d'une interaction entre plusieurs femmes qui sont en train de râper du manioc. Trois de ces femmes sont agricultrices et deux sont institutrices à l'école primaire de Langa Tabiki, un village pamaka.

(17) (Langa Tabiki April 1996)

1 L: *Da ne en osu den o holi en?* 'C'est dans sa maison qu'elle va célébrer son anniversaire?'

2 W: *Sata, na a man oso!* 'Samedi, elle [la fête] aura lieu à la maison de son compagnon.'

3 L: *Ooh! Ooh!* 'Okay'

4 W: (phrase en néerlandais sur le compagnon de la soeur de W qui est difficile à comprendre).

5 L: *hm*

6 W: *Ná tide sani. Na, na, na fu a, na a man de J. ben go ee,*

'Ce n'est pas une affaire récente. C'est le type avec lequel J. sortait avant et ...'

[(...)]

7 L: *Eeye!* 'Oui!'

8 W: *E taigi den sama sani tok.* 'sur lequel elle racontait des choses, okay.'

9 L: *Eeye.* 'Oui.'

10 W: *Da verleden (D), E. takiii a a wan, den ben go a wan dede oso, ma na a man famiri.*

11 *Neen J. anga en masra ben de drape.*

'Récemment (D), Erwin a dit qu'ils étaient allés à une veillée c'était de la famille [de J.] et J. et son partenaire étaient là-bas.'

12 L: *eh mh* 'oh non'

(enfant en train de faire du bruit)

13 W: *Ma so! Na a man oso, a dede oso hori. Na wan suma fu a man, na en tante drape.*

'Okay! C'était à la maison de son partenaire que la veillée a eu lieu. C'était quelqu'un de la famille de son partenaire, c'était sa tante là-bas.'

(un enfant crie pendant le tour de parole de W.)

14 [...] (interaction très courte entre les femmes présentes et un enfant qui

vient d'avaler un morceau de papier)

15 W: *Eh, hen, neen den go na a dede oso. (3) Neeen (3) J. s'don nanga wan ptyin fu a*

16 *man, neen a ptyin fu a man e kar' en ppa. Ne E. taigi en taki, efu a go drape,*

17 *a o hari en. Ma, da J. e vere.*

'Et puis ils sont allée à la veillée, puis ..., J. était assis avec un des enfants de l'homme

« Alternances codiques en Guyane française : les cas du nenge et du kali'na »  
 Alby & Migge, 2006 – Dans « Pratiques et attitudes linguistiques en GF »

et *l'enfant* a appelé son père. Puis E. lui a *dit*, s'il va *là-bas*, il va le *retirer*. Mais à ce moment là J. l'*entend*.'

- 18 L: *ehmm!* 'c'est vrai'  
 19 W: *Da en dati o har' en pur' drape. A no wan' a go drape.*  
 'Alors il l'*enlèvera de là-bas. Il ne veut pas qu'elle aille là-bas.*'  
 20 L: *ehmm!* 'c'est vrai'  
 21 W: *E. taki, a ben e taki wantu san' drape, ma den no wan' piki.*  
 'E. a dit qu'elle *a dit* plusieurs *choses là-bas*, mais ils *ne voulaient pas répondre*.'  
 22 L: *ehmm!* 'c'est vrai'

W. et L. parlent de la fête que donnera, en ville, sa cousine pour son anniversaire. W. déclare qu'elle aura lieu chez le compagnon de sa cousine (ligne 2) et l'étonnement de L. (ligne 3) conduit W. à donner des informations supplémentaires sur celui-ci, d'abord en néerlandais (ligne 4) puis en ndyuka (lignes 6, 8). Dans son explication, elle aborde le cas de J., une femme avec laquelle le compagnon de sa cousine sortait auparavant, puis elle raconte comment sa cousine et son compagnon se sont rencontrés à une veillée. Cette histoire est basée sur une narration ultérieure donnée par sa cousine (ligne 10 : *E. takii ...*). Dès que W. commence sa narration à propos de la rencontre entre J., sa cousine et son partenaire, elle passe du ndyuka au sranan tongo, ou en tout cas dans un style de ndyuka fortement influencé par le sranan tongo. Elle se servira de ce style durant toute la narration (lignes 10 à 21). Il semble qu'ici, en changeant de style ou de langue, W. crée une différence entre une activité de conversation et une activité de récit. Elle marque aussi cette narration comme étant celle d'une autre personne. Ce cas de code-switching apparaît donc comme un cas d'alternance relative-au-discours car il a pour fonction de structurer l'interaction en différenciant deux activités discursives. Il en va de même pour l'exemple suivant, avec cette fois un cas de paroles rapportées :

(18) Match de foot

- 1 Dé *Kamakon ! oisampa na'a la'a*  
 « Allons jouer encore ! »  
 2 E *Oisanpatoko iloke !*  
 « Jouez alors ! »  
 3 Dé *E. na'a !*  
 « Fais quelque chose E. ! »  
 4 R *Oh Dalaf na'a ! ça sent la bouche de Dalaf maintenant !*  
 « Oh, encore Dalaf ! Ca sent la bouche de Dalaf maintenant ! »  
 5 Dé *Ah ! Itime se !*  
 « Ah ! Tais-toi ! »  
 6 E *Awu wa kap natulupoi, aseke n ton aiye, w kae lo po kesen ll iwa.*  
 « Ce n'est pas à moi qu'il l'a demandé, il est allé le chercher tout seul. Je lui ai dit de ne pas le boire. »  
 7 X *kumakuma !*  
 « poisson ! »  
 8 E *Je vais le dire à mamie [en geignant et en imitant la voix d'une petite fille]*  
 9 Dé *apokupeme man hein !*  
 « Il est content de lui, hein ! »

Dé. Annonce à E. qu'il a bu son sirop. L'échange se poursuit sur ce thème essentiellement en kali'na. Deux alternances se produisent, l'une au tour de parole 4 qui permet à R. de mettre l'emphase sur sa moquerie, mais surtout celle du tour de parole 8 où l'imitation des petites filles se fait en français, comme le font les petites filles. Ce phénomène a été fréquemment observé dans les descriptions d'alternances (Matthey & De Pietro, 1997 : 157 ; Alvarez-Caccamo, 1990 : 3-4) où l'explication de l'apparition d'une alternance est liée à des choix conversationnels comme dans le cas du passage au mode humoristique, au mode de la dispute ou encore au mode du discours rapporté. Deprez (1991) observe que ce type d'alternances

permet de produire des effets de sens variés qui sont soit dirigés vers l'interlocuteur (ligne 4), soit vers le propos (ligne 8).

Les alternances codiques peuvent aussi créer des changements dans le positionnement des participants, le *footing* au sens de Goffman (1981 : 128) : « the alignment we take up to ourselves and the others present as expressed in the way we manage the production or reception of an utterance. » L'interaction présentée dans l'exemple (19) provient d'une réunion semi-formelle entre quelques aînés de la communauté pamaka, le *gaaman* et deux *kabiten*, *kabiten A.* et *kabiten O.* qui a lieu dans la maison privée du *gaaman*. Durant une partie de cette réunion l'auteur, B., est assis à quelques mètres des aînés. L'extrait présenté a lieu vers la fin de la réunion.

(19) (PM pikin kuutu)

- [G. et B. sont en train de discuter en arrière pendant que O. parle avec A]
- 1 A: *Den o fufuu den tuu. Na gadu yeepe den tu, a grontapu se.*  
'Ils vont définitivement les voler. C'est dieu qui les a aidé aussi, au monde.'
- 2 A: (s'adressant à G.) *So! Gaaman, mi daai baka. A folou sidon pikinso.*
- 3 *Na toli i mu taki, da i e yee toli. Na membe a gaan toli! A na gaan toli.*  
'Okay, gaaman, je suis de retour. La femme est assise et en train de rester un peu. On doit raconter des histoires pour en apprendre d'autres. Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas une affaire troublante.'
- 4 G: (il indique qu'il est d'accord)
- 5 A: *Ma, daaa, fa de e kai a flou nen?*  
'Mais comment est-ce qu'on appelle cette femme?'
- 6 B: *B.!*
- 7 A: *So. (addressing B.) B. 'Okay. B.'*
- 8 (to O.) *So, da (1) kabiten, mi kan taki ptyin tori anga a uman pikinso yere?*
- 9 *A no wan mulikimuliki toli.*  
'Okay, alors capitaine, est-ce que je peux parler un peu avec la femme? Ce n'est pas une chose troublante.'
- 10 B/O: (en train de rire)
- 11 O: *Iya, iya papa! 'Oui, oui aîné!'*

Depuis la fin de la réunion, A. cherche une opportunité pour parler avec B. de son séjour aux Pays-Bas. Il en trouve finalement une dès la fin de son échange avec O. (ligne 2). Cependant, au lieu de s'adresser directement à elle, il suit la coutume locale et demande d'abord la permission de le faire aux autres hommes présents. Ainsi, en lignes 2-3, il demande au *gaaman* de lui accorder cette permission en utilisant la variété formelle de pamaka / businenge, aussi appelée *lesipeki taki* (Migge, 2004). En employant ce style, il montre son respect envers le *gaaman*, réaffirme leurs identités de dignitaires et leurs relations professionnelles. Lorsque G., en ligne 4, donne son accord A. entame l'échange avec B. en lui demandant son nom (ligne 5) et reçoit sa réponse (ligne 6). A la ligne 7, il signifie qu'il a bien reçu sa réponse et est prêt à engager la conversation. Mais, soudain, il s'adresse à O. au lieu de B. (ligne 8) probablement car il vient de s'apercevoir qu'il avait oublié de lui demander aussi sa permission, ce qu'il fait alors (ligne 8). Cette demande est toutefois très différente de celle émise auprès de G. (lignes 2-3) puisqu'il la présente de manière très directe comme il est fréquent dans les interactions informelles, il emploie alors un style qui est fortement influencé par le sranan tongo et le pamaka/ndjuka moderne (*muliki*). En ce servant de ce style, A. contextualise un changement dans la structure des participants de l'interaction. Il souligne ainsi le fait qu'il s'adresse à O. et invoque alors une identité et relation sociale entre lui et O. différente de celle qui existait entre lui et G. Il fait référence à leurs identités personnelles et indique que lui et O. sont des amis avec une relation de solidarité.

Ces deux cas de code-switching sont donc ce que Auer (1984) qualifie d'alternance relative-au-discours qui a pour fonction de structurer le discours ou les activités qui sont liées au discours et d'organiser l'interaction entre les participants.

Le code-switching peut avoir une autre fonction, celle de fournir des informations sur les participants de l'interaction, comme par exemple leurs compétences langagières et leur appartenance aux groupes sociaux invoqués dans l'interaction. Dans l'exemple (20) c'est cette fonction qui est mise en évidence. Cet enregistrement a été effectué dans le village de Langa Tabiki en 1994 lors de la première visite de B. chez les Pamaka. L'interaction prend place dans la maison d'une femme du village (P.) qui est en train de préparer des petits pains pour les vendre avec sa fille de 15 ans (PP.) et sa vieille tante (A.). A cette époque, B. ne parle que quelques mots de pamaka/ndjuka et comprend peu de choses dans ces deux langues et en sranan tongo. Après que P. ait introduit sa famille à B. et au guide ndjuka, celui-ci donne des détails sur leur visite et A demande à avoir plus de renseignements sur B.

(20) (Pamaka 2a)

- 1 A: *Tyee a lobi sama baa.* 'Ah (expression de sympathie), elle aime les gens!'  
2 (1.5) *Om, ah* (0.5) *Omeni yali a abi?* 'Euh, quelle âge a-t-elle?'  
3 P: (4) *I mu akis' en.* 'Tu dois le lui demander.'  
4 PP: [A *pikin yonku uman.*= 'C'est une jeune femme.'  
5 P: *Akisi ensefi omeni yari.* 'Demande-lui quel âge [elle a].'  
6 A: *Omeni yali? 'Quel âge [as-tu]?'*  
7 B: *ehm* (1) *twenty seven* (E). '27' (E)  
8 A: *Tye baaaaaaaaa!* 'Expression de forte surprise'  
9 P: [twenti a seibin '27'  
10 B: [(en anglais) (.)  
11 PP: *Disi na pikin uman.* (rire) 'C'est une jeune femme.'  
12 B: [(rire)

Ligne 1, A. commence par faire des commentaires positifs sur les raisons pour lesquelles B. vient au village, et demande à savoir son âge (ligne 2). Cependant, elle ne pose pas cette question à B. mais à sa nièce (P.). Aux lignes 3 et 4 P. et PP. donnent une réponse à A. et leurs réponses se chevauchent partiellement. P. suggère à A. de s'adresser directement à B. (ligne 3) tandis que PP. donne son estimation de l'âge de B. (ligne 4). P. répète sa suggestion en ligne 5 mais la présente cette fois-ci comme une instruction sur la manière dont il faut s'adresser à B. La première partie (la suggestion) est en pamaka (*asiki ensefi*) mais le modèle à suivre pour formuler la question (*omeni yari*) est en sranan tongo. A. suit la suggestion de P. et s'adresse alors à B. en reprenant les termes qui lui ont été proposés. B. répond en anglais (ligne 7) et cette réponse est commentée en ligne 8 par A. en utilisant une expression qui marque un grand étonnement. Dans le même temps, P. traduit la réponse de B. (ligne 9) et B. dit quelque chose en anglais qui n'est pas audible (ligne 10). C'est enfin en ligne 11 que A. explique la raison de sa surprise (ligne 11) à toute l'assemblée.

Il y a donc dans cet exemple trois occurrences de code-switching. Celles-ci suggèrent une interprétation des compétences linguistiques par les participants de l'interaction. Le fait que la deuxième suggestion de P. envers A. inclut une manière de poser la question à A. en sranan tongo suggère que P. attribue l'absence de compétence en sranan tongo à A. et qu'elle (P.), comme A., considèrent que B. n'a pas une compétence en pamaka (et/ou qu'il faut s'adresser aux non-businenge en sranan tongo). Ainsi, le fait que A. reprenne telle quelle cette proposition pour finalement s'adresser à B. confirme l'hypothèse de P. (et A.). De même que la réponse de B. en anglais à la question de A. en sranan tongo renforce les hypothèses de A. et de P. selon qui B. a seulement une compétence de compréhension en sranan tongo et n'a pas de compétence en pamaka. L'analyse de cet exemple suggère que le code-switching a ici deux fonctions. Il est utilisé pour mettre en avant, dans le cas de A. et de P. l'absence de compétence dans les pratiques langagières businenge de B. et donc de la classer dans une catégorie identifiée comme « non-businenge ». Dans le cas de B., il s'agit de montrer son

absence de compétence dans les pratiques linguistiques locales. En outre, l'alternance de la ligne 5 sert à construire une image de P. comme une multilingue ce qui revient à dire qu'elle est (a) un membre de la catégorie des femmes modernes pamaka et (b) qu'elle joue un rôle de facilitateur dans les relations inter-ethniques. Cette image émerge du fait qu'elle se montre comme compétente dans plusieurs langues, le sranan tongo, l'anglais et le pamaka et qu'elle utilise activement cette compétence pour faciliter les interactions entre différentes personnes. A., au contraire, se présente elle-même (ligne 2) et est présentée par P. (lignes 3, 5, 9) comme une personne monolingue en pamaka ce qui permet de la classer dans la catégorie des femmes pamaka traditionnelles.

La question de la compétence joue un rôle important dans les interactions bilingues et exolingues et peut se doubler dans certains cas d'une négociation sur le choix de la langue de l'interaction et sur la possibilité ou non d'utiliser un code mixte. Dans l'exemple suivant, tiré d'un enregistrement dans la SDC où les enfants sont supposés interagir en français puisqu'ils font un « exercice de français », on voit clairement un cas de négociation :

- (21) SDC  
1 H *owi carbet*  
    «Un carbet.»  
2 G [*anekal=til= anukut=pa man français ta' ?*]  
    « Tu ne sais pas le dire en français ? »  
3 H *un carbet (.) à droite*

Paradoxalement, c'est en kali'na que G. demande à H. de répondre à la consigne « exercice de français », néanmoins sa remarque va être prise en compte puisqu'au tour de parole suivant H. reproduira l'énoncé uniquement en français. L'intervention de G. montre aussi que celle-ci refuse le mélange codique *owi carbet* dans le cadre d'une interaction qu'elle identifie comme scolaire et plus spécifiquement comme une situation d'apprentissage. *Owi carbet* est acceptable dans le cadre d'une interaction endolingue-bilingue, elle ne l'est pas dans une interaction qui tend vers l'axe exolingue.

Dans d'autres cas, comme dans l'exemple (22), le mode « mélangé » ne pose pas de problème en soi mais ce sont les langues du mélange qui font l'objet de la négociation :

- (22) SDC  
1 A ... *ya (.) owi bwet*  
    « ... il y a une boîte. »  
2 C *owi bwet'*  
    « Une *bwet* ! »  
3 A [*ahan*]  
    « Oui. »  
4 C [*soit owi boîte'*]  
    « Ou une boîte ! »  
5 A *owi boîte*  
    « Une boîte. »

C. a très bien compris l'information donnée par A., elle est capable d'ailleurs de « traduire » *bwet* en ligne 4 par son équivalent français *boîte* obligeant ainsi A. à reprendre l'énoncé le plus correct selon C. Cette séquence peut se rattacher aux procédés communicatifs dont Matthey & De Pietro (1997 : 173) écrivent qu'ils sont une manifestation micro-sociolinguistique de la dimension conflictuelle des langues. C. dénie en quelque sorte à A. le droit d'utiliser le créole, ce n'est pas le mélange codique qui est corrigé mais l'emploi du mot créole. La négociation aboutit à un consensus puisque A. adhère à la proposition de C.

Un dernier cas d'alternance relative-aux-participants est présenté dans l'exemple (23). Il illustre une interaction informelle entre plusieurs personnes âgées d'environ une trentaine



d'années : E., un jeune homme et P., sa femme, B., l'auteur et P., son informateur. Ils sont assis dans la maison de E. et P. à Saint-Laurent du Maroni. L'interaction est dominée par E. et S. E., P. et S. se connaissent bien mais E. et P. ne connaissent pas très bien B. Ils savent néanmoins qu'elle est amie avec S. et qu'elle connaît bien la communauté pamaka du fleuve.

- (23) (Malgash 2001)
- 1 B: *Da i de anga konje* (F) *nounou?*  
'Donc tu es en vacances (F) en ce moment?'
- 2 E: *Aii, mi de nanga konje* (F) *nou te lek' tra mun, bigin fu tra mun. Le sept* (F),  
3 *da mi bigin baka.*  
'Oui, je suis en vacances (F) en ce moment jusqu'au mois prochain, le début du mois prochain.  
Le sept (F) je reprends.'
- 4 B: *Soutu wooko i e du?* 'Quel genre de travail fais-tu?'
- 5 E: *Sortu wroko mi e du? Mi e du wan sers* (D).  
'Quel genre de travail je fais ? Je travaille comme agent de sécurité (D).'
- 6 B: *Mh?*
- 7 E: *Wan sers* (D) *mi e du, wan tra wroko leki soudati, [crossplay] fu lameri* (F) *gi lameri* (F).  
8 *Ma mi hoop taki nanga kontrakt* (D), *den man na e gi wan langa kontrakt* (D),  
9 *siksi mun, ef' i e wroko bun, den man gi i siksi mun baka, te nanga tu yali, a kaba,*  
10 *den man stop* (D) *en.*  
'Un agent de securité (D) je fais un autre travail comme (D) soldat, pour la mairie (F). Mais j'espère  
qu'avec un vrai contrat (D), ils ne te donnent pas un bon contrat (D), six mois, si tu travailles bien, ils  
te donnent encore six mois jusqu'à deux mois, (après) c'est fini. Ils l'arrêtent (D).'
- 11 B: ???
- 12 E: *Aha.*
- 13 B: *A so a de ala peesi nounou, den na e gi i langa kontrakt* (D) *moo.*  
'C'est comme ça partout dans le monde, ils ne te donnent plus de contrat (D) longue durée.'
- 14 E: *Oh, ma omeni a e go, a kontrakt* (D) *e go normalment* (F).  
'Oh, mais combien de temps le [contrat] dure, le contrat (D) dure normalement (D)?'
- 15 B: *Moo langa, te i wooko bun, moo langa na tu yali, dii yali moo langa dii yali, son fu*  
16 *den, gi den yonku man wooko.*  
'Au plus, quand tu travailles bien, au plus, c'est deux ans, trois ans, le plus long ça fait trois ans  
Quelques-uns, c'est pour donner du travail aux jeunes.'
- 17 E: *Ya, a no wan echte* (D) *wroko dati. A fu yeep' i nomo anga ptyinptyin sani, a no*  
18 *man, a no man sorgu vu.*  
'Oui, mais ce n'est pas un vrai (D) travail. C'est pour t'aider avec des petites choses, ça ne peut pas te  
garantir une bonne vie.'

L'interaction entre E. et B. débute avec une discussion sur le travail que fait E. en ce moment et puis tourne autour des types de travail qui existent en ce moment à St. Laurent et les problèmes que cela pose. Durant tout cet échange B. utilise le pamaka qui est pour elle une L2 tandis que E. utilise un style de pamaka fortement influencé par le sranan tongo. L'exemple (23) apparaît donc comme un cas d'alternance où chaque participant utilise une variété différente. Il ne s'agit pourtant pas de ce que Auer (1984, 1995) et Myers-Scotton (1993a) décrivent comme la négociation de la langue de l'interaction. En effet, durant toute cette interaction B. et E. ne changent pas leur style et ne semblent pas désireux de le faire. En ligne 4, E. signifie par son choix de langue qu'il adopte une façon différente de parler de celle de B. Ce faisant, il marque une différence entre lui et B. ou plutôt entre lui et la manière dont il pense que B. se le représente, à savoir une personne monolingue en pamaka. Il choisit donc ce style pour créer une image qui fasse de lui une personne pamaka bilingue et refuse dans le même temps d'être perçu comme une personne monolingue en pamaka. En effet, dans le contexte communautaire, les Pamaka monolingues sont associés à la vie du village, à la vie traditionnelle et au manque de savoir sur la société moderne. Par contraste, une personne bilingue est associée avec un contexte urbain, à un style de vie moderne et à une expérience de vie hors de la communauté locale. Ainsi, en mettant en avant sa bilinguïté, E. se construit

comme un homme pamaka moderne et se distancie d'une image de Pamaka traditionnel tel qu'il suppose que B. se le représente.

b) code-mixing

On trouve aussi dans les enregistrements en milieu businenge des alternances codiques qui ne relèvent pas du code-switching (exemples (24) et (25)). L'exemple (24) est une discussion entre trois hommes pamaka d'une trentaine d'années.

(24) (St. Laurent du Maroni 2001)

M: *Mm baala, mi na mi melodi tapu mi de. Dati i mag (D) sabi en.*

'Mon ami, moi, je j'ai ma propre mélodie. Ca tu dois (D) le savoir.'

B: *Ma, ma a taa man melodi di i no sabi da fa i o du anga a man de. Da i wawan na i wawan.*

'Mais la mélodie d'une autre personne que tu ne connais pas, comment tu feras avec cette personne là. Alors c'est que toi?'

M: *Na yu mu pee a spoku<sup>7</sup>. A ini a moment (D) di a probleem (D) kon doo fi i plei taki, jon, yu na wan arsitek<sup>8</sup> poku i e plei. A so mi nanga den man fu orkestra (D) be e plei.*

'C'est toi qui dois jouer la chanson. Dans le moment (D) quand le problème (D) arrive pour que tu joues en disant, man c'est une chanson artistique que tu es en train de jouer. C'est comme ça que moi et les gars du groupe on fait de la musique ensemble.'

B: *Ma i mu man sabi den woort (D) tok.*

'Mais tu dois connaître les mots (D), okay.'

M: *Te u go fu go plei tok, te u go plei yee, mi e taagi i wan tori. Pe u taampu dape, na ape a man e bari a poku fu u da na a man namo e piki a poku, fa i si a man bari, da a man piki gling.*

'Quand tu vas quelque part pour jouer, okay, je te raconte une histoire. Là où on s'installe, c'est là que la personne chantera notre chanson, alors c'est seulement la personne qui répond à la chanson. Quand la personne chante, alors l'homme répond gling.'

B: *Da kande i piki wantu buuya woort (D).*

'Alors, peut-être que tu répondras avec des mauvais mots (D).'

M: *No man, san psa? A man e piki dus (D) i, i an sabi a poku tok, di a moment (D) di i sabi kaba taki i no sabi a poku dati, i no mu piki direkt (D), a man o piki nanga den tra man.*

'Non, qu'il passé? La personne répond, alors (D) tu, tu ne connais pas la chanson, au moment (D) que tu connais déjà que tu ne connais pas cette chanson là, tu ne dois pas répondre directement (D), la personne répondra avec les autres hommes.'

L'exemple (25) est un tour de parole à une réunion d'association. Les participants sont des hommes pamaka eux aussi âgés d'une trentaine d'années.

(25) (St. Laurent du Maroni 2002)

B: *Ohoo, a taa pisi toli sa mi abi fu taki ete. Efu ala sani waka bun, natuulig (D) fu du en, a opleiding (D) sa u o gi den skoro, na pai ehe, en na fanaf wan bale go miti tu bale, wan yuu langa oo. A organisasi (D) A. ini a kuutu mi be wooko gi wan organisasi (D) den be kali A., assosiasion A. u du cultuur (D). Dus (D) a e yeepi den pikin sa de in problem (D). Dati wani taki, den pikin san go a skoro ma san no, an feni a bun leri so na sikoo of (D) san no de flink (D) so na sikoo e tan a baka pikinso dape, da u be teki den, da u be yeepi den a ini sikoo sani, meki den sikoo sani, meki den huiswerk (D) disi nanga dati nanga klas fanaf (D) kon u taki. Den dosie (F), den dokument (D), soutu les (D) u mu gi den, den wooko dati mi ben du so ma da nou, a organisasi (D) dati oo, mi no o wooko gi a organisasi (D) dati moro.*

'Il y a une autre chose dont je dois parler. Si tout va bien, clairement (D), pour faire l'entraînement (D) qu' on donnera aux écoles, c'est avec paiement et c'est de cent à deux cent FF par heure! L'organisation (D) A., dans la réunion, avant j'ai travaillé pour une organisation (D) qu'on appelle A., organisation (D) A., on avait fait des choses culturelles (D). Alors (D) elle s'occupe des enfants qui sont en difficulté (D). C'est-à-dire, les enfants qui vont à l'école mais qui ne reçoivent pas une bonne formation à l'école ou (D) qui ne sont pas très intelligents (D) et qui sont un peu en arrière là-bas. Alors on les a pris et on les a aidé avec leur devoirs, à faire leurs devoirs (D) des [enfants] de plusieurs/différents niveaux (D) disant .... Les dossiers (F), les documents (D), quels cours (D) on doit leur donner, ces travaux là, c'était moi qui les faisais mais maintenant, cette organisation (D), je ne travaille plus avec elle.'

<sup>7</sup> Ce mot semble être une innovation.

<sup>8</sup> Ce mot semble être une innovation.

Au premier abord, on constate des ressemblances entre ces deux exemples (24) et (25) et les exemples présentés dans la partie « code-switching ». Cependant, une observation plus fine permet de constater des différences. Dans les exemples précédents, l'alternance codique concerne une activité conversationnelle et contextualise un des aspects de l'identité des participants ou signale un changement dans la situation communicative. L'alternance crée donc ici des significations spécifiques qui varient en fonction de l'interaction. Par contre, dans les exemples (24) et (25), ce n'est pas le cas. L'alternance codique est continue tout au long de la conversation et elle n'a pas de fonction interactionnelle, elle ne contextualise pas une activité par exemple. Dans ces derniers exemples, les locuteurs s'orientent vers l'emploi de l'alternance codique comme médium d'interaction au lieu d'un médium monolingue<sup>9</sup>. C'est donc l'alternance codique en elle-même qui représente la norme interactionnelle. Ce qui revient à dire que les productions de ces exemples sont représentatives d'un style ou d'une variété de pamaka qui se distingue des autres variétés de cette langue, telles que le *lesipeki taki* ou « parler formel » (Migge, 2004), du fait de la présence d'éléments issus du néerlandais, du français et du sranan tongo. Ces éléments ne sont pas grammaticalisés comme dans ce que Auer (1999) appelle les *fused lects* et il ne s'agit pas non plus d'*emprunts* car leurs caractéristiques les rattachent plus à des alternances. Dans d'autres discours et même dans le même discours ces personnes emploient des variantes différentes (par exemple voir le mot 'jouer' *plei, prei* vs. *pee* en exemple 24). Enfin, la prépondérance de ces items « étrangers » dépend du contexte de l'interaction. Cette variété bilingue n'a rien de spécifique aux Businenge, on la retrouve dans de nombreuses communautés bilingues (Auer, 1998, 1999 ; McConvell, 1988). Elle rejoint la variété identifiée comme parler bilingue kali'na-français des jeunes d'Awala Yalimapo que nous avons présentée lors de la description des aspects structuraux de l'alternance.

La littérature sur les variétés bilingues (Hill & Hill, 1986 ; Franceschini, 1998 ; McConvell, 1988 ; Moyer, 1988 ; Auer, 1998, 1999 ; Gafaranga, 2001) démontre que celles-ci sont porteuses de significations sociales. Elles signalent généralement des informations sur les participants à l'interaction et sont porteuses d'une signification sociale du fait qu'elles sont mises en contraste avec d'autres variétés, essentiellement monolingues, employées dans la communauté. Ainsi, en choisissant ce code bilingue au lieu d'un code monolingue, les locuteurs construisent leur appartenance à un groupe social qui se veut distinct des groupes sociaux associés aux codes monolingues, il signale l'identité d'un groupe<sup>10</sup> (Hill & Hill, 1986 ; Blommaert, 1992). Ce groupe peut en parallèle se distinguer dans son style de vie, son regard sur le monde, ses activités sociales, etc. vis-à-vis des autres groupes en présence. Partant, les codes bilingues sont souvent des indices d'identités mixtes, hybrides, mais ceci n'est pas une obligation (Hill & Hill, 1986). Par ailleurs, l'importance identitaire de cette variété a parfois pour conséquence l'attribution d'un nom, ainsi du *spanglish* (espagnol/anglais) des portoricains de New York (Zentella, 1997 : 81), de l'*italoschwiyz* (italien/suisse-allemand) des immigrants italiens de Suisse alémanique (Franceschini, 1998), du *yanito* (anglais/espagnol) des habitants de Gibraltar (Moyer, 1988), du *mikijimap* ou « mix-him-up » (gurindji<sup>11</sup>/anglais) en Australie (McConvell, 1988) ou encore du *heblish* (hébreu/anglais) en Israël (Auer, 1999 : 318).

Dans la communauté businenge, ce médium bilingue est clairement associé à un certain groupe social. Parmi les Businenge, les pratiques exemplifiées en (24) et (25) sont marquées et souvent nommées *wakaman* ou *yunkuman taki fasi* ou « parler des voyageurs ou

<sup>9</sup> Certains chercheurs emploient des termes pour désigner ce terme

<sup>10</sup> Au sens de communauté linguistique mais parfois aussi au sens d'un micro-groupe comme par exemple, un groupe de jeunes.

<sup>11</sup> Langues des aborigènes du groupe gurindji.

des jeunes hommes », elles concernent donc en priorité les jeunes hommes de cette communauté. Les membres de ce groupe sont des hommes âgés de 16 à 40 ans. Ils forment un groupe distinct dans leur mode de vie mais aussi dans leurs droits et obligations sociales. Ainsi, par exemple, ce sont des individus qui passent beaucoup de temps hors de la communauté. Ils cherchent un travail salarié et ont peu d'activités agricoles non payées. Ils ont, de plus, assez souvent des interactions avec des jeunes hommes non-businenge. Au sein de la communauté, ils ont pour tâche de faire les travaux les plus difficiles physiquement (faire l'abattis, construire des maison, aller à la chasse, etc.) mais ils n'ont pas le droit pour autant de participer aux processus politiques internes à la communauté. Ces derniers sont réservés aux aînés, ce qui fait qu'au sein de la communauté ils sont finalement dépendants de ceux-ci. Si ce mode discursif semble être utilisé de préférence dans les groupes d'adolescents et de jeunes adultes kali'na, lorsqu'ils sont entre eux, nous n'avons pas trouvé d'indice jusqu'à présent suggérant une manière de nommer ce type de discours. Il n'en reste pas moins qu'il concerne des groupes de pairs bien définis et des situations elles aussi clairement identifiées.

Les observations menées suggèrent que ces jeunes hommes utilisent de préférence ce parler bilingue lorsqu'ils sont entre eux. Ils s'en servent dans ces interactions endolingues-bilingues pour mettre en avant leur expérience du monde extérieur et donc pour construire leur appartenance à ce groupe. Un homme de cet âge ayant une préférence pour le parler monolingue n'est pas pris au sérieux par les autres et ils se le représentent comme un homme inexpérimenté, comparable aux aînés et aux femmes car le parler monolingue est fortement associé à la vie traditionnelle. Il arrive que ces jeunes gens utilisent la variété bilingue dans leurs interactions avec les aînés du village pour montrer, d'une part, leur différence sociale mais aussi, d'autre part, leur distance, voire même leur opposition, aux aînés, à leur façon de vivre et d'être. Les aînés rejettent cette façon de parler qui est selon eux représentative de l'ignorance et du manque de respect des jeunes hommes. La raison en est que selon eux, et selon l'idéologie traditionnelle, les pratiques linguistiques originaires de la côte sont à l'opposé des Businenge et sont un danger pour l'intégrité de la vie traditionnelle businenge. On retrouve dans la communauté kali'na ce rejet du mélange comme l'ont montré, notamment Alby & Léglise (à paraître).

### *Conclusion sur le code mixing*

Le mélange de langue, code-mixing ou parler bilingue, a donc pour caractéristique de n'être activé que lorsque les interlocuteurs sont bilingues et qu'ils font partie d'un même groupe (ou s'identifient eux-mêmes comme faisant partie d'un même groupe) : « Il s'agit ainsi d'un procédé linguistique qui appartient pleinement à leur compétence communicative mais un procédé dont ils ne profitent réellement que lorsqu'ils veulent actualiser la totalité de leur compétence bilingue et biculturelle, c'est-à-dire lorsque la situation ne l'interdit pas, qu'ils communiquent avec un interlocuteur lui-même bilingue et qu'ils considèrent comme faisant partie du même groupe (bi-) culturel qu'eux. Autrement dit qu'ils catégorisent la situation comme « endogène ». C'est donc la connivence, réelle ou postulée, des interlocuteurs qui fonde ici l'utilisation des deux codes et les passages de l'un à l'autre. » (Boyer, 1991 : 97)

Ce type de communication endogène<sup>12</sup> décrit parfaitement la situation dans laquelle se situent les enregistrements présentés ci-dessus. Les locuteurs sont bilingues, ils appartiennent à une même communauté et leur *connivence*, pour reprendre le terme de Boyer, est d'autant plus forte qu'ils sont dans une même tranche d'âge.

---

<sup>12</sup> Le microphone pourrait être considéré comme un élément exogène. Toutefois, comme nous l'avons expliqué un travail a été effectué avec les enfants pour qu'il ne soit plus un élément « perturbateur » pour eux. Par ailleurs, il y a dans les enregistrements des cas de communication exogène, notamment lorsque les enfants s'adressent à l'enquêteur, locuteur monolingue en français. Ces moments sont signalés lors de l'analyse.

### En conclusion ...

Notre discussion autour de l'alternance a permis de montrer la diversité des phénomènes que cette notion recoupe ainsi que la diversité des types de discours dans lesquels elle s'insère (AC, ML alternationnel/insertionnel). Ces différents types peuvent coexister dans une même communauté et sont pratiqués par leurs membres pour créer des significations sociales. L'utilisation de l'un d'entre eux dépend très largement de la situation et des conventions existant dans la communauté. Par ailleurs, que ce soit d'un point de vue linguistique ou social, ces alternances répondent à des règles bien établies. L'analyse qui précède montre qu'on est ici en présence non pas de phénomènes de « mélanges » dus au hasard, mais bien d'un système linguistique structuré et complexe qui permet aux locuteurs non seulement de communiquer dans les différentes langues mais en plus de tirer profit de sa connaissance de ces langues pour « créer » un mode de communication qui leur sera spécifique dans leurs interactions avec d'autres bilingues. Elles constituent une ressource fondamentale pour les plurilingues longtemps négligée – voire dénigrée – par les idéologies puristes.

Toute typologie présente l'intérêt de chercher à rendre compte de la plus grande variété de situations possibles, mais, en contre-partie, elle a les défauts de ses qualités : en cherchant à trop généraliser, on court le risque de se heurter à des situations qui ne cadrent pas tout à fait avec la typologie proposée. Ainsi, en ce qui concerne la typologie des interactions de Lüdi, on s'aperçoit, au travers de nos exemples, qu'il est parfois difficile de nommer avec précision les interactions. Celles des enfants kali'na dans la salle de classe posent notamment problème : les interlocuteurs sont bilingues et l'on pourrait de ce fait conclure à une interaction endolingue-bilingue, mais le contexte scolaire et surtout la consigne ont pour effet de faire tendre cette interaction vers l'axe exolingue. De même, dans certaines des interactions enregistrées dans la communauté pamaka, les répertoires des locuteurs sont très variables : certains locuteurs sont monolingues, d'autres sont bilingues et enfin la présence de l'enquêteur fait intervenir un locuteur non-natif dans l'interaction. Pour autant, notre propos n'est pas de remettre totalement en cause cette typologie, elle représente un outil de travail qui permet de situer – même de manière approximative – des interactions en dégagant des tendances. En ce qui concerne la typologie de Auer, il semble parfois difficile de déterminer avec précision le type de discours auquel on a affaire. Auer (1999 : 317) le constate pour le mélange de langues en évoquant le cas du « Early New High German »<sup>13</sup> où l'on observe autant d'alternances que d'insertions. Il en va de même dans certaines de nos données, notamment celles de jeunes kali'na qui présentent tant des mélanges de langues insertionnels que des mélanges de langues alternationnels. Néanmoins on peut encore une fois dégager une tendance qui serait dans ce cas plus celle d'un mélange de langues insertionnel. De même, dans les discours que nous identifions à un type précis « AC » ou « ML », on observe toujours des alternances qui ne cadrent pas avec les caractéristiques identifiées pour celui-ci. A titre d'exemple, dans les discours de type ML des enfants kali'na, on relève parfois des alternances qui ont les caractéristiques de l'AC, tandis qu'inversement, dans leurs discours de type AC, on trouve des alternances qui ont les caractéristiques du ML. Cependant, encore une fois on peut dégager des tendances, notamment en quantifiant les alternances par tour de parole.

En synchronie, nous observons dans les situations décrites que l'AC et le ML sont susceptibles d'être employés par les mêmes locuteurs en fonction des thèmes abordés, des situations, des participants à l'interaction. Nous ne pouvons donc affirmer, en l'état de nos connaissances que ces discours pourraient évoluer vers la création d'un FL ce qui aurait une

---

<sup>13</sup> Alternances entre le latin et une langue vernaculaire germanique, mode discursif fréquent chez les intellectuels du XVIe.

conséquence linguistique importante pour les langues concernées. Nous ne pouvons pas non plus le prédire compte tenu de la diversité des facteurs qui entrent en ligne de compte dans la création de telles langues.

#### Bibliographie

- Acosta-Belen, E. (1975). Spanglish : A case of languages in contact. In M. Burt et H. Dulay (eds.), *New directions in second language learning, teaching and bilingual education* (pp.151-158). Washington, TESOL.
- Alby, S. (2001). *Contacts de langues en Guyane française : une description du parler bilingue kali'na-français*. Thèse de doctorat, Université Lyon II.
- Alby, S. et Léglise, I. (à paraître). Minorization and the process of (de)minorization : the case of kali'na in French Guiana. *International Journal of the Sociology of Language*, single issues 2006.
- Alby, S., Lescure, O. (en préparation). Stratégies prédicatives en contact : langue kali'na et discours bilingues des jeunes kali'na. In C. Chamoreau & L. Goury.
- Alvarez-Caccamo, C. (1989). *Quoting the language(s) of power : voices and code manipulation in reported speech*, Paper presented at the 88th Meeting of the American Anthropological Association, Washington D.C.
- Alvarez-Caccamo, C. (1990). Rethinking conversational code-switching : codes, speech varieties, and contextualization. In *Proceedings of the Sixteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society (February 16-19, 1990). General Session and Parasession on the Legacy of Grice* (3-16). Berkeley : Berkeley Linguistics Society.
- Auer, P. (1984). *Bilingual conversation*. Amsterdam : John Benjamins.
- Auer, P. (1995). The pragmatics of code-switching : a sequential approach. In L. Milroy et P. Muysken (Eds.), *One speaker, two languages : cross-disciplinary perspectives on code-switching* (pp.115-135). Cambridge : Cambridge University Press.
- Auer, P. (1996). Bilingual conversation, dix ans après. *AILE*, 7, 9-34.
- Auer, P. (ed.). (1998). *Code-switching in conversation: Language, interaction and identity*. London and New York : Routledge.
- Auer, P. (1999). From codeswitching via language mixing to fused lects : toward a dynamic typology of bilingual speech. *International Journal of Bilingualism*, 3(4), déc.99, 309-322.
- Bakker, P. (1997). *A language of our own: The genesis of Michif*. Oxford : Oxford University Press.
- Belazi, H.M., Rubin, E.J. et Toribio, A.J. (1994). Code switching and X-Bar theory : the functional head constraint. *Linguistic Inquiry*, 25(2), 221-237.
- Bentahila, A. et Davies, E.E. (1991). Constraints on code-switching : A look beyond grammar. In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.369-403). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Bentahila, A. et Davies, E.E. (1995). Patterns of codeswitching and patterns of language contact. *Lingua*, 96, 75-93.
- Berk-Seligson, S. (1986). Linguistic constraints on intrasentential code-switching : a study of Spanish-Hebrew bilingualism. *Language in Society*, 15, 313-348.
- Blommaert, J. (1992). Codeswitching and the exclusivity of social identities : some data from Campus Kiswahili. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 13(1/2), 57-70.
- Blom, J-P. et Gumperz, J. (1972). Social meaning in linguistic structure: Code-switching in Norway. In J. Gumperz et D. Hymes (Eds.), *Directions in sociolinguistics*. New York : Holt, Rinehart and Winston.
- Boyer, H. (1991). *Eléments de sociolinguistique : Langue, communication et société*. Paris : Dunod.
- Deprez, C. (1991). 'La double inconstance' : Fonction poétique et analyse stylistique du code-switching. In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.73-91). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Deprez, C. (1994). *Les enfants bilingues : Langues et familles*. Paris : Didier.
- Deprez, C. (1999). Les enquêtes « micro ». Pratiques et transmissions familiales des langues d'origine dans l'immigration en France. In L-J. Calvet et P. Dumont (Dr.), *L'enquête sociolinguistique* (pp.77-102). Paris : L'Harmattan.
- Di Sciullo, A.M., Muysken, P. et Singh, R. (1986). Government and code-mixing. *Journal of Linguistics*, 22, 1-24.
- Fishman, J.A. (1971). *Sociolinguistique*. Paris & Labor Bruxelles : Nathan.
- Fishman, J.A. (1972). Societal bilingualism : Stable and transitional. In J. Fishman, *Sociolinguistics : A brief introduction* (pp.73-90). Rowley : Newbury House.
- Franceschini, R. (1998). Codeswitching and the notion of code in linguistics : proposition for a dual focus model. In P. Auer (Ed.), *Codeswitching in conversation* (pp.51-75). Londres : Routledge.
- Gafaranga, J. (2001). Linguistic identities in talk-in-interaction: Order in bilingual conversation. *Journal of Pragmatics*, 33, 1901-1925.

« Alternances codiques en Guyane française : les cas du nenge et du kali'na »  
Alby & Migge, 2006 – Dans « Pratiques et attitudes linguistiques en GF »

- Gal, S. (1979). Peasant men can't get wives : language change and sex roles in a bilingual community. *LiS*, 7, 1-16.
- Goffman, E. (1981). *Forms of Talk*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Grant, A. (1995). Article agglutination in Creole French : a wider perspective. In P. Baker (Ed.), *From contact to Creole and beyond* (pp.146-176). Londres : University of Westminster Press.
- Gumperz, J.J. (1970). Verbal strategies and multilingual communication. In J.E. Alatis (Ed.), *Georgetown Round Table on Language and Linguistics*. Washington : Georgetown University Press.
- Gumperz, J.J. (1976). The sociolinguistic significance of conversational code-switching. *Papers on Language and Context : Working Papers*, 46, 1-46.
- Gumperz, J.J. (1982). *Discourse strategies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Halmari, H. (1997). *Government and codeswitching : Explaining American-Finnish*. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- Hamers, J.F. (1997). Introduction : Les situations plurilingues et leurs enjeux. In M.L. Lefebvre & M-A. Hily (Dr.), *Les situations plurilingues et leurs enjeux* (pp.3-22). Paris, L'Harmattan.
- Haugen, E. (1950a). Problems of bilingualism. *Lingua*, 2, 271-290.
- Haugen, E. (1950b). The analysis of linguistic borrowing. *Language*, 26, 210-231.
- Hill, J.H. et Hill, K.C. (1986). *Speaking Mexicano*. Tucson : University of Arizona Press.
- Joshi, A. (1985). Processing of sentences with intrasentential code switching. In D.R. Dowty, L. Kattunen et A.M. Zwicky (Eds.), *Natural language parsing : Psychological, computational and theoretical perspectives*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia: Pennsylvania University Press.
- Li, W. (2002). 'What do you want me to say?' On the conversation Analysis approach to bilingual interaction. *Language in Society*, 31, 159-180.
- Lüdi, G. (Ed.). (1987). *Devenir bilingue-parler bilingue*. Tübingen : Niemeyer.
- Lüdi, G. (1991). Les apprenants d'une L2 code-switchent-ils et, si oui, comment ? In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.47-71). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Lüdi, G. et Py, B. (1986). *Etre bilingue*. Berne : Peter Lang.
- Mahootian, S. (1993). *A null theory of codeswitching*. Ph.D dissertation, Northwestern University.
- Mahootian, S. (2000). *Linguistic encounters : managing multiple grammars*. Paper for the Seminar on Contact Linguistics, ESSE-2000, Ms.
- Marlos, L. et Zentella, A.C. (1978). A quantified analysis of code switching by four Philadelphia Puerto Rican adolescents. *University of Pennsylvania Review of Linguistics*, 3, 46-57.
- Matthey, M. et De Pietro, J-F. (1997). Utopie souhaitable ou domination acceptée ? In H. Boyer (Ed.), *Plurilinguisme : « Contact » ou « conflit » de langues* (pp.133-190). Paris : L'Harmattan.
- McConvell, P. (1988). MIX-IM-UP : Aboriginal codeswitching, old and new. In M. Heller (Ed.), *Codeswitching. Anthropological and sociolinguistic perspectives* (pp.97-150). Berlin : Mouton de Gruyter.
- McSwan, J. (1997). *A minimalist approach to intrasentential code switching : Spanish-Nahuatl bilingualism in Central Mexico*. Dissertation for the degree of Doctor in Philosophy, Los Angeles, University of California.
- Migge, B. (2004). The speech event *kuutu* in the Eastern Maroon community. In G. Escure et A. Schwegler (Eds.), *Creoles, contact and language change: Linguistic and social implications* (pp.285-306). Amsterdam : John Benjamins.
- Mitchell-Kernan, C. (1972). Signifying and marking : two Afro-American speech-acts. In J.J. Gumperz et D. Hymes (Eds.), *Directions in sociolinguistics* (pp.161-179). New York : Holt, Rinehart & Winston.
- Moore, D. (1996). Bouées transcodiques en situation immersive ou comment interagir avec deux langues quand on apprend une langue étrangère à l'école. *AILE*, 7, 95-121.
- Moyer, M. (1988). Bilingual conversation strategies in Gibraltar. In P. Auer (Ed.), *Codeswitching in conversation* (pp.215-236). Londres : Routledge.
- Myers-Scotton, C. (1993a). *Social motivations for code switching : evidence from Africa*. Oxford : Clarendon Press.
- Myers-Scotton, C. (1993b). *Duelling languages : grammatical structures in codeswitching*. Oxford : Clarendon Press.
- Muysken, P. (1991). Needed : a comparative approach. In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.253-272). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Muysken, P. (1995). Code-switching and grammatical theory. In L. Milroy & P. Muysken (Eds.), *One speaker, two languages : cross-disciplinary perspectives on code-switching* (pp.177-198). Cambridge : Cambridge University Press.
- Muysken, P. (1997). Media Lengua. In S. Thomason (Ed.), *Contact languages: A wider perspective* (pp.365-426). Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.

« Alternances codiques en Guyane française : les cas du nenge et du kali'na »  
Alby & Migge, 2006 – Dans « Pratiques et attitudes linguistiques en GF »

- Muysken, P. (2002). *Bilingual speech. A typology of code-mixing*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Nait M'Barek, M. et Sankoff, D. (1988). Le discours mixte arabe/français : Emprunts ou alternance de langues ? *Canadian Journal of Linguistics*, 33(2), 143-154.
- Nortier, J.M. (1990). *Dutch-Moroccan Arabic code-switching among young Moroccans in the Netherlands*. Dordrecht : Foris
- Oesch-Serra, C. (1991). Code-switching et connecteurs pragmatiques : Entre variation et conversation. In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.141-155). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Pfaff, C. (1979). Constraints on language mixing : Intrasentential code-switching and borrowing in Spanish-English. *Language*, 16, 28-46.
- Poplack, S. (1980). Sometimes I'll start a conversation in Spanish Y TERMINO EN ESPAN)OL : Toward a typology of code-switching. *Linguistics*, 18, 581-616.
- Poplack, S. (1981). The syntactic structure and social function of code-switching. In R. Duran (Ed.), *Latino language and communicative behavior*. New-Jersey : Ablex, Norwood.
- Poplack, S. (1988). Conséquences linguistiques du contact des langues : Un modèle d'analyse variationniste. *Langage et Société*, 43, 23-48.
- Poplack, S. (1989). Statut de langue et accommodation langagière le long d'une frontière linguistique. In R. Mougéon et E. Beniak (Eds.), *Le français canadien parlé hors Québec, aperçu sociolinguistique* (pp.127-151). Québec : Les Presses de l'Université de Laval.
- Poplack, S. (sous presse). Code-switching (linguistic). In Smelser N. et Baltes P. (Ed.), *International encyclopedia of the social and behavioral sciences*. Elsevier Science Ltd.
- Poplack, S. et Meechan, M. (1995). Patterns of language mixture : nominal structure in Wolof-French and Fongbe-French bilingual discourse. In L. Milroy & P. Muysken (Eds.), *One speaker, two languages : Cross-disciplinary perspectives on code-switching* (pp.199-232). Cambridge : Cambridge University Press.
- Poplack, S. et Sankoff, D. (1988). Code-switching. In U. Ammon, N. Dittmar et K.L. Mattheier (Eds.), *Sociolinguistics. An international handbook of the science of language and society* (pp.1174-1180). Berlin : Walter de Gruyter.
- Preziosa Di Quinzio, I. (1992). 'Teoreticamente la firma fa indietro'. *Famministione di italiano e schwyzetütsch nella conversazione di figli di emigrati*. Unpublished thesis, University of Zurich.
- Renault-Lescure, O. (1985). *Evolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane française*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, B. Pottier (Dr.), Université Paris IV. Paris : Editions de l'ORSTOM.
- Sankoff, D. et Poplack, S. (1981). A formal grammar for code-switching. *Papers in Linguistics*, 14, 3-45.
- Sankoff, D., Poplack, S. et Vanniarajan, S. (1991). The empirical study of code-switching. In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.181-206). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Tabouret-Keller, A. (1991). Entre la structure et l'usage : Pour une théorie générale des théories locales sur l'alternance et le mélange des langues. In *Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies : Theory, significance and perspectives, ESF Network on Code-Switching and Language Contact, 21-23 mars* (pp.29-41). Barcelone : ESF Scientific Networks.
- Timm, L.A. (1975). Spanish-English code-switching : El porque y how-not-to. *Romance Philology*, 28, 473-482.
- Trudgill, P. (1986). *Dialects in contact*. Oxford : Blackwell.
- Valdman, A. (1978). On the relevance of pidginization-creolization model for second language learning. *Studies in Second Language Acquisition*, 1, 55-77
- Weinreich, U. (1953). *Languages in contact : Findings and problems*. New York : Linguistic Circle of New York.
- Wentz, J. (1977). *Some considerations in the development of a syntactic description of code-switching*. Unpublished doctoral dissertation, University of Illinois at Urbana-Champaign.
- Winford, D. (2003). *An introduction to contact linguistics*. Massachussets : Blackwell Publishing.
- Zentella, A.C. (1997). *Growing up bilingual : Puerto Rican children in New York*. Oxford : Blackwell Publishers.